

## ELLE VOULAIT VIVRE DANS UN TABLEAU DE CHAGALL

C'est à la boutique du Musée Chagall « Le Message Biblique » à Nice que j'ai aperçu ce livre au titre curieux. L'auteure, Gaëlle Fonlupt, ne m'était pas connue. En lisant la quatrième de couverture, j'ai appris qu'elle est née en 1980 à Albertville et qu'elle avait travaillé successivement dans l'humanitaire et à l'hôpital avant d'écrire ce roman, son premier, « finaliste du concours Les Talents de demain 2020 ».

Le premier chapitre daté du 7 octobre 2005 nous plonge dans une ambiance érotique mais étrange. La narratrice nous dit « *Ton corps est là, devant moi, mais tu l'as quitté* ». Et elle précise « *Nous sommes dans un tableau de Chagall, celui où deux amants bleus d'un sommeil éternel sont veillés par une chèvre verte, tandis que, flottant dans le ciel sombre de Paris, sur les ailes déployées d'un oiseau vermeil, une sirène écarlate emporte un nourrisson sur son sein* ». Un bébé rouge sang. Point à la ligne. Notre bébé. En note en bas de page : Les ponts de la Seine, Marc Chagall, 1954.

Au deuxième chapitre (le 29 novembre 2005) « Un Matin blanc », le lecteur est transporté brutalement dans un hôpital psychiatrique. La narratrice nous explique que l'hôpital pour les gens normaux existe pour soigner les gens. « *L'autre hôpital, celui des fous, se trouve à la lisière de la forêt, officiellement pour qu'ils soient au calme* ». « Mais », ajoute-t-elle « *Au fait, on les a livrés aux loups* »!

De quoi s'agit-il?

Suite à une expérience traumatique, Louiza, la narratrice, ne se souvient plus de rien, ni de sa liaison avec Nils Artimon, jeune diplomate rencontré à Hanoï en septembre 2000, ni de sa vie en Bretagne avec son mari, ni même de son enfance. Le 7 octobre 2005 au soir, elle s'est rendue chez Nils, son amoureux dont elle s'était séparée, et qu'elle n'avait plus vu depuis une année.



On l'a vue sortir de chez lui à l'aube. En tant que la dernière personne à avoir vu Nils vivant, elle a été convoquée au commissariat où elle s'est trouvée incapable de préciser ce qui s'était passé dans la nuit du 7 au 8 octobre. A force de se confondre dans ses réponses, elle a été prise d'une crise d'asthme. Le médecin de service a diagnostiqué un état de décompensation : « *Ça veut dire qu'y a tout qui lâche, corps et esprit. Il va falloir la mettre en HO [hospitalisation d'office]* »

En passant du présent (l'hôpital psychiatrique) au passé (éléments du passé de la narratrice), l'auteure nous fait vivre l'expérience chaotique du retour de la mémoire.

Les chapitres datés, alternent du présent en hôpital psychiatrique (six mois) au passé, la vie de Louiza avant l'internement. Les souvenirs ne reviennent pas par ordre chronologique. Mais c'est par ce biais que le lecteur connaît, progressivement, la narratrice, personnage d'une étrange sensibilité qui constitue à la fois sa force et sa faiblesse.

L'auteure expose la cruauté de l'univers de « l'hôpital des fous » où, faute de personnel et faute de connaissances, les malades ne sont pas pris en considération en tant qu'êtres humains singuliers. On applique le protocole et on ne cherche pas plus loin.

Environnée de laideur, « *le blanc sale des murs maculés de traces de doigts et de griffes, le blanc pissieux des draps, le blanc des blouses qui passent sans s'arrêter* », Louiza résiste comme elle peut.

Elle ne veut pas dormir. Elle se réveille tous les jours à quatre heures du matin, à l'heure où elle se souvient encore de ses rêves. Elle a peur de ne plus rêver. Des morceaux de rêves réapparaissent, tout doucement, à mesure que grossit la collection de gélules dans la poche de sa blouse

Elle nous entraîne dans sa lutte. Parmi les soignants, elle trouve un « allié ». Parmi les « internés » aussi.

Et Chagall dans tout cela?

Afin de suggérer que l'histoire de Louiza est l'histoire de nous tous, l'auteure introduit chaque chapitre par une citation d'écrivain ou une allusion à une œuvre d'art. Ainsi, nous lisons :

« *Lou va mieux. Ils le lui disent et lui annoncent dans la foulée qu'elle va pouvoir intégrer une chambre à deux lits. Le privilège du mieux-portant est de voir son intimité réduite à néant... Il y a des gradations dans le néant, comme dans les monochromes noirs de Soulages. D'une toile à l'autre, on découvre qu'il y a plus noir que noir.* »

« *On devient sauvage en restant toujours enfermé* »  
Nikolaï Gogol, Les Ames mortes

« *Le plus clair de mon temps, je le passe à l'obscurcir* »  
Boris Vian, L'écume des jours

Quant à Marc Chagall, des allusions, récurrentes, figurent non seulement en tête de chapitre mais dans le récit même.

« *Chagall lui démonte la bienséance et brandit la sincérité émerveillée de son âme d'enfant pour percer le désespoir. Elle ressort du musée avec la sensation de vibrer au rythme de ce qui l'entoure, d'avoir retrouvé l'entièreté de sa vie ... Une certitude s'accroche en elle à cet instant : elle veut vivre, vivre comme dans un tableau de Chagall, enivrée de couleur, légère, émerveillée, dans un ciel habité par tout ce qu'exhale la terre* »

A la fin des trois-cent-six pages de tourment, la narratrice en sort.

Le lecteur, pas tout à fait. Ce récit étrange et fort laisse des traces!

**Amy LABORDE**

« **ELLE VOULAIT VIVRE  
DANS UN TABLEAU DE CHAGALL** »

de GAËLLE FONLUPT :

Les éditions d'Avallon 306 pages, 12 €